



© Mathilde Azoze, *Le banc et la statue de visage*, La Havane, 2015.

Mathilde Azoze est photographe. Son travail porte principalement sur les villes, plus particulièrement sur les capitales. Elle photographie les gens, comment ils interagissent avec leur environnement urbain. Esperluette a saisi l'opportunité d'une rencontre pour soulever le thème de la proximité et de l'indifférence avec la photographe.

Mathilde revient avec nous sur une de ses œuvres, *Le banc et la statue de visage*.

Bonjour Mathilde Azoze. Pourriez-vous présenter cette photographie? Pourquoi vous a-t-elle évoqué l'indifférence et/ou la proximité?

La ville est un champ infini de réflexions à ce sujet. Les gens vivent fatalement les uns avec les autres, mais développent des manières de conserver de l'intimité, ce qui passe souvent par l'indifférence, ou le besoin de se séparer de l'autre, même au centre d'une foule. Deux personnes ne peuvent pas partager le même cercle d'intimité puisqu'elles partagent déjà les mêmes trottoirs, les mêmes bus, les mêmes immeubles, etc ... Ce que j'observe, c'est la manière dont, graphiquement, ce thème se traduit. Comment l'image parle et traduit les interactions urbaines. Cette photographie a été prise il y a trois ans à la Havane. Elle est pour moi une des multiples traductions de la manière dont l'être humain fait partie intégrante de la ville. C'est l'Homme qui construit la ville, il la construit à son image. Et la photographie permet de faire ressortir ce côté évident où tout s'imbrique, l'architecture, la circulation, l'art même, et là où plusieurs vies se croisent au sein de cet environnement. C'est pour cela que cette photographie parle à la fois de la proximité dans laquelle les Hommes vivent dans leur ville, et à la fois de l'indifférence avec laquelle les vies se compartimentent très naturellement. Peut être aussi pour mieux vivre ensemble dans les villes de la ville.

Propos recueillis par Auguste Berry  
novembre 2018